

Synopsis :

CUBA

« *Hay que luchar...* »

(*Il faut lutter...*)

Reportage photographique de
Jean GARCIA
Janvier - Février 2014

"Hay que luchar" est le début de la phrase légendaire que l'on prête au Comandante Guévara : "*Hay que luchar, siempre, hasta el final*" (Il faut lutter, toujours, jusqu'à la fin). Une phrase que les cubains répètent souvent, avec un regard chargé de lassitude ou de scepticisme, car depuis longtemps déjà, l'euphorie de la révolution a laissé place au désenchantement et à une forme de fatalisme.

Or, les médias du tourisme diffusent une image très colorée et attrayante de Cuba: cigares, rhum, musiques et danses, jeunes femmes accueillantes, vieilles voitures américaines rutilantes, architecture coloniale. Tout ceci est une réalité, une réalité dont vit très bien Cuba mais qui en masque une autre, moins séduisante, dont on parle peu: celle d'un peuple pauvre, sans perspective, usé par le poids des problèmes quotidiens et les exigences d'une bureaucratie omniprésente, même si le socialisme cubain peut s'enorgueillir de réussites telles que l'éducation et la médecine, totalement gratuites et accessibles à tous, ou des services publics peu chers, comme les transports ou l'électricité.

Au cours de la décennie écoulée, j'ai effectué plusieurs séjours de quelques semaines à Cuba, hors des circuits touristiques, sans faire de photographies. J'ai pu instaurer des relations d'intimité avec des gens humbles que j'ai rencontrés et qui se sont confiés sur leurs conditions de vie déplorables. Des gens chaleureux et d'une grande dignité dans leur attitude face à la vie.

Nos échanges en langue espagnole, tout comme la précarité de leurs conditions de vie m'ont renvoyé aux souvenirs de mon enfance vécue dans un milieu précaire, près de mes grands-parents paternels, réfugiés politiques espagnols.

Aujourd'hui, Cuba s'ouvre au monde occidental et l'expérience m'a montré par le passé, en d'autres lieux, que ce genre d'évolution génère des changements de comportements, mais aussi la disparition des traditions, voire la perte de la mémoire collective.

En janvier 2014, je suis donc retourné à Cuba pour photographier ces gens dans leur environnement familial, afin de témoigner de cette réalité qui ne peut laisser indifférent. J'ai partagé leur quotidien pour faire voir leurs gestes, leurs attitudes et les objets archaïques qu'ils utilisent et qui bientôt, ne seront plus que des souvenirs d'un temps révolu.